

De Rékia à Nadia , quand l'histoire se répète ...

Rékia est berbère et française d'origine marocaine, elle a grandi à Grenoble, fait des études à Rennes et vit à Lausanne. Jeune femme, elle se retourne sur son passé d'élève, de lycéenne puis d'étudiante ... et accueille en 2007 sa petite cousine Nadia, nouvelle arrivée en France, comme elle il y a 15 ans.

Ecarts d'identité : Rékia, il y a un peu plus de 10 ans (fin 1996), j'ai publié dans cette même revue un article à partir d'un entretien que tu avais bien voulu m'accorder. Tu avais 14 ou 15 ans. On avait parlé de toi, de ta famille, de vos langues et de l'école. 10 ans plus tard, quel bilan fais-tu sur ces sujets ? qu'es-tu devenue ? que sont devenues tes langues ? quels ont été tes contacts avec l'école et que sont-ils devenus ?

Rékia : Sur le plan scolaire, quand tu m'as enregistré il y a 10 ans j'étais au collège, maintenant je fais des études à l'Université. J'ai suivi un cursus scolaire classique, du collège à une 2nde générale, puis je voulais faire une section scientifique mais je ne voulais pas continuer dans mon lycée de ZEP, je suis allée dans une section « tri-

nôme » c'est-à-dire un bac en 3 ans après la 2nde.

E.d'I. : Ce bac en 3 ans était-il fait pour les enfants comme toi, issus de l'immigration ?

R. : Non, en fait c'était pour des lycéens qui faisaient du sport de façon intensive ou de la musique, des enfants de riches ! Des enfants à papa, qui partaient en week-end, faisaient du bateau, et j'ai eu la chance ainsi de côtoyer des gens d'autres milieux, de voir comment vivaient les autres, parce que l'immigré, je parle de l'immigré pauvre, pas de l'étranger ingénieur, il reste toujours dans son milieu, sa classe, il ne connaît personne d'autre. J'ai été contente de prendre mon temps, de préparer les examens, surtout le bac de français dans de bonnes conditions, de faire de la philo sur deux ans, bref de profiter

un peu de majeunesse (rires). J'ai eu le temps de lire les classiques qu'on ne lisait pas chez moi, etc.

E.d'I. : Quand je t'avais interviewée en 4^e ou 3^e, la question des langues semblait très importante pour toi, est-elle passée au 2^e plan ? comment as-tu continué à vivre tes langues ?

R. : j'ai continué l'espagnol, ça reste ma langue particulière, un peu à la Che Guevara, la langue des rêves et de l'utopie, alors que l'anglais j'ai du mal, ça passe toujours pas, je comprends, y compris les textes scientifiques mais ça reste une contrainte ..., même si je sais qu'il faut en passer par là car c'est une grande langue de communication sur la planète.

E.d'I. : Et par rapport à tes

langues d'origine ?

R.: ça c'est très intéressant, au lycée j'ai fait le choix de passer le berbère au bac, ça entrait dans ma période de révolte, parce que je trouve qu'on fait rien pour les langues d'origine des jeunes et rien pour valoriser les compétences acquises dans leur milieu d'origine. Le fait de passer l'épreuve berbère du bac est un acte de militantisme. J'ai aussi mobilisé d'autres élèves ...

E.d'I. : Ettu as d'ailleurs eu une très bonne note ?

R.: Oui mais c'est pas ça l'important, l'important ça a été de courir dans tous les services du Rectorat pour

R.: J'ai pas continué à l'approfondir au niveau des apprentissages mais ça reste ma langue de communication familiale, et elle n'est pas pour rien sans doute dans le choix de mon compagnon, c'est pas un hasard, c'est important que je puisse parler berbère chez moi ..., l'essentiel de notre communication se fait en français mais le fait que je puisse parler à n'importe quel moment en berbère, dans les moments de tendresse comme dans les engueulades, c'est primordial ... et on parle jamais arabe, pourtant il est araboophone ..., je le disais il y a 10 ans j'ai toujours pas approfondi l'arabe et je le regrette, par manque de temps,

mais j'ai pas d'occasion. Je m'en suis servi par exemple quand j'ai travaillé aux urgences psychiatriques ..

E.d'I. : dis-nous donc ce que tu as fait après le bac ...

R.: Une vraie revanche sur mon parcours et mes difficultés ! A l'écrit j'étais pénalisée de 3 points au bac sur ma copie pour l'expression (j'ai demandé à la voir), alors qu'à l'oral j'ai eu une très bonne note. Dans ma licence de psychos, il y avait peu de rédaction mais j'ai retrouvé l'écrit en master. Paradoxalement parce que j'étais dans un do-

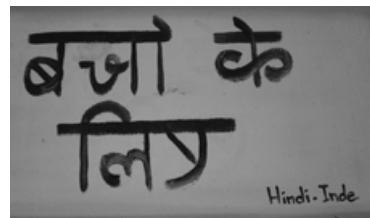
maine que j'avais choisi (1) et que aussi les profs ne regardaient pas l'écrit avec les mêmes normes, je m'en suis bien sortie à l'écrit. Mais l'écrit reste toujours angoissant.

E.d'I. : pas l'oral ?

R.: Peut-être que c'est parce que je viens d'une culture orale, chez les Berbères on parle beaucoup, tout se transmet par l'oral, en tout cas ce que j'ai acquis de mon bagage en langue maternelle je l'ai transféré dans la langue du pays d'accueil. L'oral ne me pose pas de problèmes ...

E.d'I. : penses-tu que tu as réussi ?

R.: je ne sais pas comment on évalue la réussite ..., oui globalement parce que je suis arrivée dans un pays inconnu, avec zéro apprentissage en français, ... arriver à faire un bac + 4 en France, avec toute la question des langues, du rapport aux langues, à la langue des études, à celle du pays d'accueil ..., oui dans un certain sens j'ai réussi. Mais je voudrais surtout dire que la relation de la langue en situation d'immigration se fait aussi et surtout par la qualité de l'accueil par l'école, et l'accueil que la famille fait à l'école. En effet, je retrouve chez de nombreux immigrés ce que j'ai vécu dans ma famille, je vois que les apprentissages en langue se



avoir des infos et leur expliquer que le berbère c'est pas de l'arabe ..., oui c'est vraiment du militantisme ... ça s'est continué avec mon frère qui a passé aussi le bac avec le berbère, j'espère que mon autre petit frère va faire pareil et ma petite soeur aussi, chez nous ça garde une importance.

E.d'I. : Et après le bac tu en as fait quoi de ton berbère ?

font à travers les différents discours qui sont posés sur la langue par la famille sur l'école et par l'école sur la famille. Dans les deux sens, c'est fondamental. Dans ma famille, l'école c'est la clé pour vivre dans la société contemporaine. Je le savais déjà dès le début de ma scolarité : au Maroc, tous les espoirs d'une famille d'agriculteurs se portent sur l'école. Quand la vie paysanne ne peut plus fonctionner, quand la prospérité ne peut plus se transmettre, alors on met les espoirs dans l'école.

E.d'I. : es-tu, d'après toi une exception ? et comment expliquer l'échec scolaire, alors que l'école est si importante pour les familles immigrées ?

R. : pour moi réussir c'est arriver à bien vivre dans ce pays d'accueil, qui n'est plus un pays d'accueil pour beaucoup mais leur propre pays par choix et par conviction. Je sais que tout vient par le travail, des gens autour de moi m'ont dit que je pouvais y arriver : mon père m'a inculqué l'envie de travailler (je dis pas le discours de Sarkozy, attention !) et le côté agréable du travail, et la fierté de soi. Même si mes deux parents sont illettrés, apprendre est une valeur, ils me l'ont appris. Et apprendre c'est pas obligatoirement les diplômes, c'est avoir envie d'ap-

prendre : mon père s'est souvent moqué de l'ingénieur qui en sait moins, sur le chantier, que les maçons ... L'important c'est aussi une confiance en la vie. Mon père dit : dans ce qu'on fait, il faut être le meilleur. Puis il y a des rencontres exceptionnelles, un prof par exemple, par les hasards de la vie, Michel, il m'a appris : le français c'est pas que les fautes d'orthographe, mais il faut avoir quelque chose à dire, ..., ça je m'en souviendrai toute ma vie. Y a toi, y a C.F., j'ai appris la rigueur du travail, et aussi qu'un jour le travail paye, qu'on récolte ce qu'on a semé un jour ... Voilà mon côté exceptionnel c'est que j'ai 4 parents, 2 illettrés mais affectifs et 2 parents intellectuels... (elle rit)

Pour l'échec scolaire, plusieurs variables interfèrent. Il y a les lieux de vie dans le pays d'accueil, avec des problématiques sociologiques et économiques, en-dehors des problématiques déjà linguistiques et scolaires. A mon niveau, je ne sais pas évaluer le poids de chaque variable sur l'échec ou la réussite scolaire. Mais c'est vrai que lorsque l'école n'est pas disponible pour accueillir ces enfants-là, qu'elle vient stigmatiser les parents, ce qui les envoie à leur propre traumatisme d'être dans un autre pays, et à leur propre échec

parce qu'ils ne peuvent pas aider leurs enfants – alors on met en échec la parentalité, la capacité à être parents Il faut valoriser ces parents dans leur culture d'origine, leur expliquer le code de l'école à la française, cela pourrait aider les enfants par une meilleure structuration affective, identitaire – et donc à une meilleure scolarité.

E.d'I. : tu veux dire que l'école est en partie responsable de l'échec ?

R. : Oui l'école a un poids très lourd, elle y contribue. Mais je sais aussi, par d'autres expériences que j'ai eues en travaillant dans l'extra-scolaire, que, en retour, certains parents ont, du coup, des discours très dévalorisants sur l'école. Alors qu'il n'y a pas d'apprentissage sans désir d'apprendre, chez l'enfant. Tous ces poids peuvent expliquer l'échec scolaire. Mais tout ne vient pas de l'échec scolaire. Je pense aux émeutes de l'an dernier, elles ne viennent pas de l'échec scolaire, elles viennent du désarroi devant la vie de toute une population, et de toute une tranche d'âge ...

E.d'I. : je veux aussi te parler de la petite cousine, qui arrive du Maroc à 12 ans, berbérophone, ayant appris l'arabe à l'école, comme toi il y a 15 ans, par regroupement familial... Crois-tu que

ton histoire va se répéter pour elle ? les choses sont différentes ? ... comment vois-tu son arrivée ?

R.: Pour Nadia, elle est arrivée en février, elle a envie d'apprendre, mais je retrouve en elle ma révolte, mon amer-tume, presque du désespoir. Moi je suis passée par 5 mois de silence, puis j'ai eu ma phase de révolte. Elle est dans la phase de silence ... le plus difficile, je le sais, c'est le décalage entre un pays idéalisé et un pays réel : je le sens dans nos conversations au téléphone (en berbère), j'avais de l'appréhension pour elle, pour cette phase de désillusion que je prévoyais ... Au Maroc, excellent parcours scolaire, studieuse, etc ..., et elle tombe dans des évaluations ..., comment passer de la tête de classe au fond de la classe où on t'adresse même plus la parole ?



E.d'I. : après les tests au CIO, que s'est-il passé pour elle ?

R.: Le Rectorat, suite aux tests, a proposé de l'envoyer dans un collège très loin où il y a une classe de primo-arrivants : s'éloigner du quartier où elle vient à peine d'arriver, prendre 3 bus, etc., sa mère a préféré la mettre au collège normal du quartier. Elle est en 6è, elle a reculé d'une classe, elle l'accepte

mal ... J'essaie de l'accompagner en parlant au téléphone, et en étant en contact très étroit avec ses enseignants du collège. C'est dans ce moment de crise psychique qu'il faut être là, qu'il faut aider, je l'ai vu aussi dans des associations par le bénévolat. Je ne veux pas en faire mon métier car la cause des primo-arrivants me touche encore trop profondément. Donc Nadia apprend par elle-même, comme dans un séjour linguistique, pas parce qu'elle a des heures en plus, tranquillement. Au collège, les profs me disent qu'elle s'intègre doucement, elle a une ou deux amies, elle fait ce qu'elle peut, elle se prépare à l'année prochaine où elle intégrera une classe de primo-arrivants proche de chez elle, elle garde une sociabilité.

qu'on grille les étapes de sa vie. Je suis passée d'enfant à adulte, brutalement, à cause des paperasses, etc. tout ce que j'ai pris en charge dans la famille, les relations avec toutes les institutions ..., j'ai appris beaucoup c'est sûr ! Hélas, une chose encore : j'ai parlé tout à l'heure avec ma tante, elle remet en question son arrivée ici, elle pense repartir avec Nadia, on a raté quelque chose ...

E.d'I. : tu vis en Suisse en ce moment, tu vois des différences sur l'accueil et la scolarisation des enfants étrangers ?

R.: Oui, par exemple, je vois qu'on mène des recherches sur les Albanais, on essaie de créer un renforcement de la langue et un accompagnement. En France, la première année, moi j'ai eu 1h 30 par semaine pour apprendre le français, c'est très très insuffisant. Et c'était fait par des gens pas motivés. Pourtant on vit dans un monde qui bouge, et des immigrés y en aura toujours, on aura toujours des populations étrangères, mais la seule différence c'est qu'il y a des migrants pauvres et des migrants riches (elle insiste et martèle les mots). Et pour des migrants riches on mobilise au lycée Stendhal des enseignants motivés, parce que payés, qui parlent aussi l'anglais et vont enseigner le « bon » français. Et les enfants de migrants

E.d'I. : tu dis que tu t'es construite en partie grâce aux rencontres. Et Nadia, à ton avis, qui va l'aider à grandir, en France ?

R.: C'est LA question, je voudrais pas que Nadia passe par là où je suis passée, c'est trop douloureux. Je voudrais qu'il y ait moins de dégâts pour elle. Je voudrais pas

pauvres, on fait du compassionnel, on les met sur des voies de garage, c'est ça marvolte, et ça n'apas bougé en 15 ans. Et les bombes des émeutes, c'est ça qui les a construites, on les comprend. Parce que tous ces jeunes, qui sont souvent français maintenant, ont des acquis, y compris intellectuels, mais on ne sait pas les évaluer, les mettre en valeur. On ne cherche pas à le faire. Or ils savent forcément quelque chose. Pareil pour les parents : il faut interroger leur parentalité dans leur culture d'origine d'abord, pour leur permettre ensuite d'intégrer la parentalité dans le pays d'accueil. Au Centre Interculturel² où j'ai travaillé, j'ai appris que chaque individu qui est en face de vous c'est une richesse, c'est un voyage, c'est une manière de percevoir le monde et l'être humain. Cette attitude c'est du dégât en moins et c'est surtout de la prévention, du temps gagné.

E.d'I. : ce centre serait une voie rêvée, utopique, d'un vrai accueil des étrangers en France ?

R.: Il y a aussi des choses à Grenoble, autour de Yahoui par exemple, qui fait un travail formidable, en Suisse avec l'Association Appartenances par exemple aussi, il y a des grandes villes qui bougent, mais tout cela ne communique pas assez,

entre autre avec le plan scolaire, et je le déplore. Au C.I. de Rennes, y a pas que les migrants, y a aussi l'accueil des sans papiers, des exilés, la communauté chilienne par exemple. Il s'agit d'engagements, d'investissement sur le terrain, et ceux qui font de la recherche y ont aussi leur place, parce qu'ils font bouger sur le plan intellectuel.

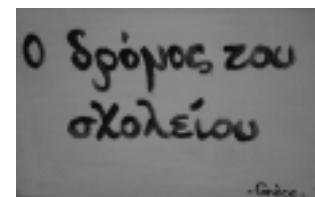
E.d'I. : la recherche pourrait être une forme de militantisme ?

R.: Oui mais surtout c'est aussi une manière d'être dans l'action. L'important c'est d'arriver à ce que les départs ne soient plus des abandons, l'immigration c'est aussi une richesse, il faut arriver à la vivre comme ça car on l'oublie trop souvent. Le migrant est lui-même une richesse parce qu'il nous interroge, il ne vient pas nous voler nos richesses. Et cette richesse, c'est pas la culture genre couscous et gâteaux. Ce qui m'intéresse c'est l'action, au-delà de la plainte. S'il y a plainte, c'est qu'il y a souffrance, et qu'est-ce qu'on fait de la souffrance ? Je dois découvrir l'autre, c'est-à-dire l'altérité.

E.d'I. : Tu verrais autre chose à rajouter ?

R.: Oui, une touche d'optimisme. L'immigration est une richesse, pour tous, et c'est pas un slogan. Je dis cela au-

delà du militantisme, cette phase est passée pour moi. Etre partie me donne la chance de m'interroger sur les relations humaines, sur les souffrances de l'être. Je n'aurais pas fait des études de psycho si je n'avais pas connu l'immigration. La richesse des cul-



tures c'est la musique, c'est les langues surtout, c'est l'ethnologie et l'anthropologie. Et l'étranger c'est d'abord soi-même.

Propos recueillis par Marielle RISPAIL, laboratoire LIDILEM de Grenoble.

(1) Réka a brillamment passé, en juin 2006 à l'Université de Rennes, un magister de psychocriminologie.

(2) C.I. de Rennes, qui accueille des migrants, avec un soutien thérapeutique et social. Il est inspiré par la psychologie transculturelle.